

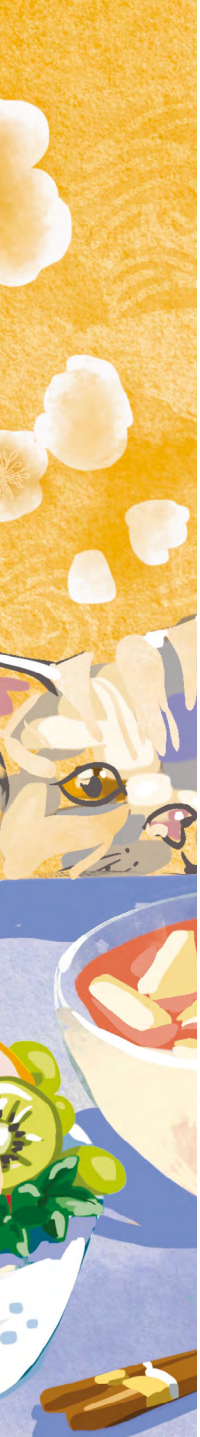
YOKO MURE

Le restaurant des jours heureux

幸福の日々



NA
MI



La cuisine, ça ne se mesure pas en temps, ce n'est pas une histoire d'heures et de minutes. Un plat s'élabore avec les cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, bien sûr...

Quand sa mère décède brusquement et lui lègue son restaurant, Akiko décide de faire de sa passion pour la cuisine son métier, malgré des années passées à construire sa vie loin du modèle maternel. Grâce aux conseils d'une cheffe expérimentée, elle reprend le restaurant et le transforme, à son image, en un établissement simple qui propose de délicieux plats préparés à partir de produits frais et locaux.

Accompagnée par Taro, le chat errant du quartier, et Shima-chan, une jeune serveuse appliquée, elle se lance dans une aventure qui pourrait bien lui permettre d'en apprendre plus sur celle qui l'a élevée et de se réconcilier avec son histoire familiale...

D'une plume élégante et épurée, Yoko Mure met en lumière l'importance de partager de bons repas et célèbre le lien sans pareil qui nous unit à nos amis félins.

.....

Yoko Mure a écrit plusieurs dizaines de romans et essais, elle est l'une des autrices les plus reconnues au Japon. *Le Restaurant des jours heureux*, son premier roman traduit en français, est devenu un classique du genre et est en cours de traduction en dix langues.

Traduit du japonais par Jean-Baptiste Flamin

ISBN : 978-2-487606-20-3

19 euros

Prix TTC France



9 782487 606203

Rayon : Littérature étrangère
Design et illustration : © Fleur Spitz



NA
MI

FABRIQUÉ
EN FRANCE



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LE RESTAURANT DES JOURS HEUREUX

Titre original : パンとスープとネコ日和 (PAN TO SUPU TO NEKO BIYORI)

by Yoko Mure

Copyright © Yoko Mure, 2012

Tous droits réservés

Publié pour la première fois au Japon par Kadokawa Haruki Corporation, Tokyo.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Kadokawa Haruki Corporation par l'intermédiaire de The English Agency (Japan) Ltd. et New River Literary Ltd.

Traduit du japonais par Jean-Baptiste Flamin

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-20-3

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Yoko Mure

LE RESTAURANT DES JOURS HEUREUX

Roman

Traduit du japonais par Jean-Baptiste Flamin



LE RESTAURANT À PRÉSENT REMIS EN ORDRE, Akiko poussa un soupir, puis monta au deuxième étage. Lui parvint aussitôt le miaulement de Taro, le chat tigré gris, qui l'avait sentie arriver. Un miaulement où se mêlaient impatience et désir de caresses. « Vite, vite, dépêche-toi ! » semblait-il dire.

— Un peu de patience, je suis là.

Elle traversa la pièce à vivre de neuf mètres carrés, entra dans sa chambre à coucher, un peu plus petite et, d'un bond, Taro s'empessa de descendre du lit pour venir se frotter contre les jambes de sa maîtresse avec force ronronnements, avant de la fixer en poussant de longs miaous plaintifs.

— Oui, oui, un câlin.

La femme s'assit sur le lit et prit le félin dans ses bras comme un bébé ; alors celui-ci plissa les yeux, dans un air de totale béatitude. Il se frotta la frimousse à quelques reprises avec les pattes avant, émit un bâillement paresseux puis, après ce qui pouvait passer pour un moment d'absence, *poum*, il redescendit par terre, alla se planter devant son bol où subsistaient

de vagues morceaux de pâtée pour chat et miaula de plus belle.

La pâtée du soir, qu'il fallait servir d'une boîte ouverte exprès, était un rituel quotidien auquel Taro ne tolérait aucune dérogation. Akiko ôta l'opercule de la boîte la plus chère du placard, et la déposa pile devant lui. Comme nous, les chats paraissent capables de distinguer les produits de luxe de leur contrepartie bon marché : ils ne s'y attaquent pas du tout de la même façon. Pendant que celui-ci dévorait sa pitance avec un appétit féroce, sa maîtresse changea son eau, nettoya sa litière. Afin qu'il ne descende pas au restaurant pendant les horaires d'ouverture, le chat restait enfermé au deuxième ; cela peinait Akiko, mais en tant que patronne d'un commerce de bouche, elle n'avait guère le choix. Les premiers temps, il la suivait et grattait derrière la porte, mais il s'était bientôt résigné à l'attendre sagement.

Juste après l'ouverture de son restaurant, qu'elle avait baptisé « *ã* », Akiko était tombée sur Taro, lové dans l'espace étroit qui flanquait la bâtisse. Il avait plu des cordes la veille, l'animal au poil maculé de boue était trop faible pour miauler – Akiko avait craint pour sa vie. Au début, elle avait songé à le faire adopter, mais la fleuriste du quartier, à qui elle avait proposé de le donner, lui avait dit :

— Mais non, voyons, c'est un chat porte-bonheur que tu as trouvé là !

Or, au fond d'elle-même, Akiko était déjà attristée de se défaire d'une boule de poils aussi adorable, et elle n'avait guère eu de mal, il fallait bien le reconnaître, à se ranger à l'avis de la fleuriste. À présent, rêvasser en tenant contre elle

son Taro repu, les yeux mi-clos de contentement, constituait pour la restauratrice le summum du bonheur.

À cinquante-trois ans, Akiko n'avait pour toute famille que ce Taro âgé de trois printemps. Sa mère, son unique parente, était morte six ans plus tôt, à l'âge de soixante-sept ans. Elle s'était effondrée d'un coup – sans aucun signe avant-coureur ni pathologie connue. Peut-être était-ce l'inévitable issue : depuis toujours, elle aimait boire et fumer. Akiko ne savait pas à quoi ressemblait son père. Avant que l'on ne se mette à parler d'« enfants naturels », on qualifiait les filles et les garçons nés hors mariage d'« enfants illégitimes ». C'était le cas d'Akiko. Dans un manga pour filles qu'elle adorait lire petite, la jeune héroïne, qui avait grandi sans père comme elle, connaissait un destin mouvementé, fait de hauts et de bas, notamment de brimades. Or le récit s'achevait sur l'apparition d'un père opulent et d'une mère d'une grande beauté, avec qui la fillette coulait finalement des jours heureux. Quand elle avait découvert cette histoire, Akiko s'était mise à espérer qu'un jour, elle aussi verrait apparaître un père sorti de nulle part. Mais elle avait eu beau attendre, ce jour n'était jamais advenu, elle n'avait eu aucun autre parent que sa mère, seule à la tête de son restaurant, et qui était tout l'inverse d'elle : une petite femme au teint hâlé et pleine de poigne.

D'aussi loin qu'elle se souvenait, Akiko avait habité cette maison à deux étages dont le rez-de-chaussée était occupé par un restaurant. C'est de là qu'elle partait chaque matin à l'école primaire. Sa mère gérait *Chez Kayo*, une cantine à laquelle elle avait donné son nom. Celle-ci se trouvait dans

une rue commerçante, perdue au milieu d'étroites boutiques serrées les unes contre les autres. Enfant, Akiko s'entendait recommander par sa mère :

— Je veux savoir quand tu rentres, alors passe par la porte principale du restaurant, comme les clients, pas par la porte de service sur le côté.

Lorsque la fillette rentrait chez elle, cartable sur le dos, le restaurant n'était pas fermé pendant la pause de l'après-midi mais accueillait un groupe d'habitues, uniquement des hommes, qui bavardaient en fumant avec sa mère. L'assemblée la saluait d'un :

— Bonjour, Aki-chan !

— Bonjour, répondait-elle d'une voix faible en baissant simplement la tête, avant de monter en vitesse au deuxième étage.

Elle détestait voir sa mère fumer. Le soir aussi, après la fermeture, le groupe des habitués, avinés, restait ; on rentrait le rideau du restaurant et, comme chaque jour de la semaine, la beuverie commençait. Ces fidèles clients étaient fourrés là en permanence, de jour comme de nuit. Akiko ne supportait pas non plus de voir sa mère se saouler en jacassant, cigarette greffée à la main gauche.

Pour ses repas, selon l'heure, tantôt l'écolière se faisait apporter le menu du jour, tantôt sa mère la faisait manger dans la salle du restaurant. Quand il lui arrivait de déjeuner dans un coin de la cuisine, parfois, des habitués déjà éméchés, tenant un journal ou un magazine, venaient lui parler de tout et de rien. « Qu'est-ce que tu étudies en ce moment ? Quelles fêtes est-ce qu'il y a dans ton école ? Et qu'est-ce que tu voudrais faire plus tard ? » Akiko répondait poliment quand

elle comprenait la question, et se contentait d'afficher une mine perplexe lorsque ce n'était pas le cas.

— Elle a la tête sur les épaules, cette petite, la félicitaient les clients. J'ai hâte de voir ce qu'elle va devenir.

Alors, sa mère, ravie, plaisantait :

— La pomme est tombée loin de l'arbre, j'ai envie de dire.

En troisième ou quatrième année de primaire, tout ce qui avait trait au restaurant devint pesant pour Akiko, en particulier l'obligation de prendre ces cours de boulier et de calligraphie qui la rasaient. Afin de rentrer chez elle le plus tard possible, elle pouvait rester à la bibliothèque ou s'occuper des poules et des lapins qui vivaient à l'école, mais Akiko aurait préféré passer du temps avec des amies de son âge. Or elle ne pouvait se rendre chez ses camarades de classe à sa guise, les parents de certaines d'entre elles leur interdisant de jouer avec elle. Sa mère lui payait des cours privés, sans commenter la situation. Le boulier et la calligraphie offraient à Akiko une excuse toute trouvée pour rentrer tard, et même s'ils lui servaient seulement d'échappatoire à l'époque, ils s'étaient révélés utiles à l'âge adulte ; ce n'était qu'un hasard, mais elle s'en sentait reconnaissante.

Sa mère ne lui révéla pas la moindre information sur son père avant son entrée au collège. L'établissement qu'elle intégra accueillait des élèves bien éduqués, aux résultats nettement au-dessus de la moyenne nationale, et comprenait aussi un lycée et une université. Lorsque Akiko réussit l'examen d'entrée, sa mère fut la plus heureuse du monde. Le processus de sélection imposait notamment un entretien avec les parents et, en secret, elle s'était rongé les sangs : sa fille avait-elle ses chances, alors qu'elle n'était pas issue, pour ainsi dire,

d'un schéma familial classique ? Cette réussite, clamerait-elle ensuite, la vengeait de tout le monde, mais Akiko n'avait pas la moindre idée de qui elle voulait parler. Est-ce parce qu'elle avait réglé ses comptes que sa mère jugea qu'il était temps de lui avouer certaines choses ? Juste après la cérémonie d'entrée au collège, elle lui lâcha à brûle-pourpoint :

— Tu sais, ton père, c'est un moine.

La jeune fille en demeura ébahie. Elle se demanda pourquoi il n'avait pas épousé sa mère, mais celle-ci devança la question :

— Il était déjà marié, confessa-t-elle sans ambages.

Akiko savait ce que cela signifiait – elle aimait lire, elle avait depuis gamine des lectures d'adulte et dévorait en cachette les revues pour femmes de sa mère. Cerise sur le gâteau, elle apprit ensuite que celle-ci avait pas moins de trente ans d'écart avec son père : sa mère étant âgée de trente-trois ans cette année-là, lui en avait soixante-trois. Soit carrément un vieillard. En apprenant que son géniteur était un moine qui avait l'âge d'être son grand-père, Akiko déchantait complètement. Elle qui s'était rêvée en héroïne de manga – patatras ! L'image de son paternel s'écroulait, alors qu'elle ne l'avait jamais vu. Dire que, dans les bandes dessinées, les pères étaient des hommes débordant de classe, aux cheveux longs, vêtus de costumes élégants... quand le sien s'avérait un croulant sans un poil sur le caillou. Son abattement était total. Elle gardait la tête baissée, ce que sa mère méinterpréta, puisqu'elle reprit sur un ton consolateur :

— C'était un homme admirable, tu sais. J'avais beaucoup de respect pour lui.

Tu fais fausse route.

Akiko continuait à fixer le sol, muette.

— Il était tolérant, c'était quelqu'un de bien, mais va savoir pourquoi, il avait un lourd penchant pour les femmes... Pour se faire pardonner de ne pouvoir te reconnaître comme sa fille, il m'a offert une grosse somme d'argent, plus qu'assez. C'est grâce à lui qu'on a cette maison et ce restaurant.

Sa mère pouvait bien développer tant et plus, Akiko ne se sentait en rien concernée par cette histoire. Sa mère se rappela alors que, depuis petite, Akiko n'avait jamais cherché à savoir pourquoi il n'y avait pas de père dans sa vie, et en pleura :

— C'était tellement attendrissant, tu n'imagines même pas.

Là encore, ne se souvenant de rien de tel, la jeune fille l'écoula simplement en silence. Des larmes dans la voix, sa mère enchaîna :

— Tu sais, même s'il ne pouvait pas admettre ouvertement qu'il était ton père, il voulait vraiment te rencontrer une fois que tu serais grande...

Akiko se rendit alors compte que, depuis le début, sa mère parlait de lui au passé.

— Il est encore en vie ?

— J'ai entendu dire qu'il était mort d'une crise cardiaque il y a deux ans. Personne ne m'avait mise au courant.

Elle secoua la tête en essuyant ses larmes.

Eh bien, au bout du compte, je n'ai toujours pas de père.
Voilà tout ce que cette révélation inspira à Akiko.

Sa mère poursuivit, aussi intarissable que ses pleurs. La famille du patron du restaurant où elle travaillait alors était affiliée au temple bouddhique dont son père était le prier : c'est ainsi qu'elle l'avait rencontré.

C'est vraiment gênant que les choses aient tourné comme ça..., songea Akiko en intégrant l'information.

C'était pourtant l'embarrassante vérité. Quand sa mère avait compris qu'elle était enceinte, elle avait bien entendu menti en prétendant devoir retourner dans sa famille, avant de quitter le restaurant. Son père, qui se trouvait dans l'impossibilité de l'épouser, l'avait instamment priée :

— Je prendrai soin de vous jusqu'à mon dernier souffle, alors je t'en supplie, pardonne-moi.

Il avait offert à sa mère une petite maison éloignée du temple, avant de se volatiliser.

Confiante et amoureuse, sa mère avait accouché d'elle avec l'aide d'une parente de son père à qui il se fiait, et vécu dans cette maison jusqu'aux trois ans d'Akiko. Elle l'avait ensuite revendue pour faire construire, avec l'argent de la vente et les pensions informelles qu'elle recevait de son ancien amant, cette maison avec restaurant sur ce qui n'était alors qu'un terrain vague.

— Sauf que, embraya-t-elle, sa voix tremblante laissant soudain place à l'enthousiasme d'une commère en plein ragot de voisinage, j'ai appris après coup que cette parente, qui m'avait rendu de nombreux services au fil du temps, était en fait l'épouse de ton père ! Tu imagines ma surprise... Et par-dessus le marché, quand j'ai accouché de toi, il avait déjà trouvé une autre maîtresse. Il était vraiment irrécupérable...

Néanmoins, son épouse légitime et elle étaient les deux seules femmes avec qui il avait eu des enfants, et comme sa femme lui avait déjà donné deux garçons, il vouait sans aucun doute à Akiko une affection particulière, ajouta sa mère en hochant la tête, sûre d'elle. Elle avait certes mené une vie mouvementée,

mais pour Akiko, cette histoire n'était pas la sienne. Sa mère prétendit ensuite avoir gardé une photo de son père, une seule, qu'ils avaient prise ensemble, mais elle l'avait jetée par erreur lors du déménagement, ce qu'elle déplorait encore.

Akiko était différente des enfants de beaucoup d'autres familles, mais vivre seule avec sa mère restait pour elle ce qu'il y avait de plus naturel. Qu'on la méprise ou qu'on la prenne en pitié, cette situation-là était la sienne depuis sa naissance, elle avait toujours avancé dans la vie sans pouvoir rien y changer. À présent, elle connaissait ses racines, ce qui était pour le mieux, mais comme elle ne pouvait évoquer ouvertement son histoire, elle avait aussi la sensation qu'il aurait été préférable de demeurer dans l'ignorance.

En voyant, à la ligne « représentant légal » de la liste des élèves, le prénom de sa mère noyé dans une ribambelle de prénoms masculins, ses camarades de collège et de lycée ne cherchèrent même pas à en savoir plus sur sa vie, ce qui la changea de la primaire.

— Ça n'a pas dû être facile pour ta mère, lui dit l'une d'elles avec bienveillance.

Un après-midi qu'elle rentrait du lycée en uniforme, elle fut félicitée par les habitués qui tuaient le temps au restaurant pendant la pause entre les deux services :

— Tu as l'air encore plus intelligente quand tu es habillée comme ça !

Que répondre ? Gênée, elle les salua en s'inclinant légèrement avec un sourire forcé. Sa mère, qui tenait compagnie aux clients, lâcha :

— Ma fille, je veux qu'elle parte étudier à l'étranger. Je veux faire tout mon possible pour elle.

Akiko n'avait aucun souvenir d'avoir abordé ce sujet avec elle, mais le temps qu'elle digère sa surprise, les clients lui lancèrent :

— C'est génial ! Courage !

Elle acquiesça vaguement avant de regagner sa chambre au deuxième, et fut prise d'un sentiment d'aversion pour sa mère, qui étalait leur vie privée devant son parterre d'habitues. Systématiquement, elle déballait devant eux chaque sujet dont elle était censée parler d'abord à sa fille. Comme Akiko en avait de plus en plus marre de manger le midi le menu le moins populaire du jour, elle se mit à préparer elle-même son déjeuner dans la cuisine. Elle essaya même de cuisiner avec un livre de recettes dont elle avait fait l'acquisition.

Avant le service du soir, ce jour-là, elle se plaignit à sa mère qui passait la voir à l'étage :

— Tu ne m'as jamais parlé de cette histoire d'études à l'étranger. Ne dis pas ce genre de choses devant les clients.

Aussitôt, paniquée, sa mère fit mine d'être montée chercher un objet quelconque, fuyant la confrontation.

— Tiens ?... Mais où est-ce que je l'ai rangé ?... Pas ici, visiblement.

Et elle redescendit après cette scène pathétique. À l'époque, un dollar valait trois cent soixante yens, et presque aucun étudiant ne partait étudier à l'étranger. Cela ne concernait guère que les familles aisées ou les éléments les plus brillants de chaque université. Akiko ne supportait pas que sa mère fanfaronne à ce point pour se faire mousser, alors qu'elle n'était qu'une modeste restauratrice de quartier commerçant.

Par la suite, peut-être par volonté de concrétiser ses plans tirés sur la comète, elle lui suggéra : « C'est important,

l'anglais. Si je te prenais un professeur particulier ? », ou : « Ce serait bien, un métier qui t'emmène à l'étranger », puis : « Tu auras du mal à trouver un emploi dans la banque ou dans la finance, parce que les familles comme la nôtre, on les regarde de travers. » En fin de compte, Akiko passa automatiquement du lycée à l'université pour filles dans l'établissement où elle était inscrite depuis le collège, sans aucun examen d'entrée, et intégra la faculté de littérature japonaise.

— Tu seras condamnée à devenir institutrice, avec ton diplôme. Tu aurais au moins pu aller en littérature anglaise, lui reprocha sa mère.

— Institutrice aussi, c'est un bon métier. N'en parle pas comme ça, lui rétorqua-t-elle, agacée.

— Je suis au courant, figure-toi ! J'ai commencé à travailler dès le moment où j'ai arrêté le lycée, alors bon... Je n'ai jamais fait d'études, mais tout ce que tu penses, je le sais déjà.

Fait rare, sa mère lui avait presque crié dessus. C'est à compter de cet instant-là, sentait Akiko, que leurs rapports s'étaient distendus.

Depuis petite, elle avait plus ou moins nettement conscience de grandir dans un schéma familial minoritaire, et de ce fait, quelle que soit la question, s'affirmer ou s'exprimer d'une voix forte n'était pas dans son tempérament. Par ailleurs, sa mère, très sociable, était capable d'aborder n'importe quel sujet, et elle avait aussi une manière bien à elle d'éviter consciencieusement le conflit. Même lorsque Akiko entra à l'université, sa mère continua de papoter joyeusement avec ses habitués tout en buvant d'une main

et en fumant de l'autre. Usant d'un détour, Akiko tenta un jour de la raisonner :

— Ce n'est pas bon pour la santé de fumer et de boire. Tu ne voudrais pas t'en tenir à l'un des deux ?

— Oh, tu sais, même quand j'essaie, au bout d'un moment, je me retrouve sans m'en rendre compte avec une cigarette à la main et un verre dans l'autre. Hé hé hé !

Pour son groupe d'habitues, sa mère était une patronne de restaurant magnanime, qui les comprenait sans les juger, alors que pour Akiko, elle constituait un poids.

Elle se montra horriblement casse-pieds vis-à-vis de ses petits copains. Elle exigeait qu'Akiko lui présente un garçon, puis la forçait presque à lui accorder un rendez-vous. Or, s'il lui laissait une mauvaise impression, sa mère prétendait qu'il ne fallait pas sortir avec. Des étudiants qui venaient draguer à l'université pour filles invitaient parfois Akiko. En discutant avec elle, certains, gênés par sa situation, ne la recontactaient pas, mais peu à peu, quelques-uns acceptèrent de la revoir et se présentèrent au restaurant. Comme elle avait une préférence pour les garçons qui suivaient la mode, tous ceux qu'elle invitait se laissaient pousser les cheveux et portaient des jeans. Un jour, après le départ de l'un d'eux, sa mère lui avait dit, renfrognée :

— Les cheveux longs, ça ne fait pas propre, et ces blue-jeans... Il n'y a que les pauvres pour porter une chose pareille.

Mère et fille s'étaient à nouveau disputées. Depuis quand critiquait-on de la sorte les gens qui daignaient venir chez vous ? Akiko, qui trouvait leurs cheveux longs et leurs pantalons en jean très chouettes, avait fini par ignorer l'avis maternel

— sûrement sa mère était-elle jalouse de leur tignasse, elle qui n'avait connu qu'un bonze au crâne rasé —, tout comme elle avait ensuite ignoré le couvre-feu de dix-neuf heures qui lui était imposé. Le restaurant ouvrait jusqu'à vingt et une heures ; elle aurait beau rentrer tard, elle ne risquait pas de se faire disputer devant les clients. Et comme sa mère ne montait pas immédiatement après la fermeture, mais se mettait à bavarder avec ses habitués et finissait saoule, Akiko avait songé qu'elle pouvait agir à sa guise. En voyant sa fille prendre une telle liberté, sa mère affichait certes sa désapprobation, mais ne lui adressait aucun reproche.

Une fois son diplôme universitaire en poche, Akiko avait intégré une maison d'édition. Comme sa mère n'avait pas la moindre accointance avec les livres, la seule réflexion qui lui était venue pour évaluer cette embauche avait été :

— C'est plus dur d'entrer là-dedans qu'à la télévision ?

Elle avait posé la question à ses habitués, lesquels avaient estimé que l'un devait être à peu près aussi difficile que l'autre, et à partir de ce jour-là, elle s'était mise à faire l'importante. Une fois embauchée, Akiko avait réfléchi à prendre son propre logement, mais sa mère habitait un quartier si pratique de la ville qu'elle était restée, faute de mieux, indéfiniment chez elle. Certains soirs, il lui arrivait de rentrer à une heure fort tardive ; alors, elle déverrouillait doucement la porte de service sur le côté de la maison, et ralliait sa chambre au deuxième à pas de loup. En traversant le premier étage, elle entendait sa mère ronfler comme un trombone. Elle avait dû boire et s'endormir de bonne humeur, comme à son habitude, songeait alors la jeune fille. Une part d'elle-même en était soulagée, une autre, atterrée.

Parmi le groupe de chevelus en jeans rencontrés durant ses études, il y en avait un qu'elle fréquentait toujours trois ans après la fac. Le garçon s'était coupé les cheveux, portait désormais des costumes et travaillait dans une entreprise parmi les mieux cotées en bourse du pays. L'apparence on ne peut plus passe-partout qu'il avait adoptée avait émoussé les sentiments que lui vouait Akiko, sans qu'elle se l'explique bien. À l'époque où il arborait une tignasse et des jeans, son style contestataire le rendait pourtant si charmant... Il montrait à présent une dégaine ordinaire, beaucoup trop lisse. Alors qu'à la fac, il critiquait la société dans des discours enflammés, dès l'instant où il avait été recruté, il n'avait plus eu à la bouche que les mots « promotion » et « actions boursières », et leurs divergences de points de vue sur le monde avaient commencé à se faire sentir. Pour autant, il exprimait de son côté le souhait qu'Akiko l'épouse, puis cesse de travailler pour devenir femme au foyer. Celle-ci avait rechigné : elle venait tout juste de démarrer comme éditrice. Ce à quoi il lui avait répondu :

— N'oublie pas que tu restes une femme. On ne te laissera jamais occuper un poste important au sein de ton entreprise.

— Tu fais complètement fausse route. On me charge déjà d'accompagner plusieurs auteurs dans l'édition de leurs livres.

Mais la riposte ne lui avait valu qu'un petit rire dédaigneux :

— Jusqu'à quand est-ce que tu comptes t'accrocher à ton boulot, au juste ? Tu vas bien le quitter un jour, tu ne crois pas que le plus tôt serait le mieux ? À moins que tu ne préfères travailler jusqu'à la retraite sans jamais avoir d'enfant, et vieillir toute seule ?

Akiko déchantait. Ce garçon avait peut-être fait de plus grandes études qu'elle, ça ne l'empêchait pas d'être idiot. Les hommes de son entreprise ne pensaient pas comme lui. Et certaines de ses collègues gardaient leur poste après leur mariage et la naissance de leurs enfants – la rumeur voulait même qu'il y en ait, comme la mère d'Akiko, qui avaient eu un enfant et travaillaient sans être mariées. Sa maison d'édition se préoccupait uniquement de recruter des gens aptes à créer les meilleurs livres possible. Comme les autres, Akiko supportait la pression, se faisait tancer sévèrement, et finissait même parfois au bord des larmes, mais elle s'était fait une raison, persuadée que c'était là le lot d'une employée en entreprise. Compte tenu de l'environnement où elle évoluait, des propos tels que ceux du garçon qu'elle fréquentait lui étaient intolérables, et elle se trouva incapable de songer à lui comme au partenaire qui l'accompagnerait le reste de sa vie.

Elle décida que leur relation ne pouvait perdurer ainsi, et lui proposa de rompre dans un salon de thé, près de ses bureaux à lui. L'espace d'un instant, il se montra désarçonné, puis éclata d'un rire niais et répondit :

— Quel hasard, n'empêche ! Je pensais justement à t'annoncer la même chose, aujourd'hui.

Akiko lui fit part de sa surprise, étant donné qu'il n'avait jamais affiché la moindre intention de mettre fin à leur histoire, ce qui le rendit nerveux :

— Tu sais bien que c'est compliqué, vu la famille que tu as. Mes parents ne veulent pas d'une belle-fille issue d'un foyer aussi désordonné.

Son amour-propre était froissé et il tentait de le panser comme il pouvait en usant d'une excuse bidon – cela crevait les yeux. Akiko poussa un soupir avant de conclure :

— C'est vrai. Bon, puisque c'est comme ça, au revoir. Merci pour tout.

Puis elle se leva. Alors qu'elle retournait au bureau, elle pesta, murmurant entre ses dents : « Les hommes, c'est fini pour un moment. » Elle ne le revit plus jamais.

À cette période, elle éditait le livre d'une cheffe cuisinière à la tête d'une école professionnelle de cuisine, et préparait elle aussi des plats de son côté, s'investissant à fond pour délivrer aux lecteurs l'ouvrage le plus accessible possible.

— La cuisine, ça ne se mesure pas en temps, ce n'est pas une histoire d'heures et de minutes. Les cuillères à soupe, à café, ce ne sont que des repères. Un plat s'élabore avec les cinq sens : la vue pour juger de son aspect, l'ouïe pour contrôler le bruit qu'émet la préparation, l'odorat, bien sûr. Face aux ingrédients, il faut toujours se demander quel but on poursuit. Improviser ne mène nulle part, lui apprit la cheffe.

Bien qu'elle eût une mère cuisinière, Akiko ne l'avait jamais observée à l'œuvre, aussi fixait-elle avec attention les gestes gracieux de la cheffe. À sa grande surprise, elle constata, entre autres, que la professionnelle et elle avaient beau employer les mêmes ingrédients, elles aboutissaient sur le plan gustatif à un résultat complètement différent – c'était le jour et la nuit. Quand la cheffe préparait un bouillon à base d'algue kombu, elle ne portait jamais les algues à ébullition avant de les ôter de l'eau. Elle lui expliqua avec des mots simples qu'il suffisait d'attendre le moment où l'eau se met à frémir. Tandis que la jeune éditrice notait scrupuleusement chaque terme

dans son carnet, son dictaphone à cassette toujours sur elle pour parer à la moindre éventualité, elle se laissa peu à peu gagner par l'attrait de la cuisine en plus de celui de l'édition. Pour autant, il ne lui venait aucune envie d'aider sa mère aux fourneaux.

Le livre de recettes rencontra un certain succès, et la jeune femme accompagna la cheffe dans l'élaboration d'un deuxième, puis d'un troisième volume.

— Tu as le sens du métier, je trouve. C'est une compétence également nécessaire en restauration. La cuisine qu'une mère prépare pour sa famille est quelque chose d'essentiel et de profond, mais cuisiner pour de l'argent n'est en rien un prolongement de la cuisine familiale. Entre les deux, il y a un mur, tu sais.

Akiko était ravie d'entendre cette réflexion.

On la traitait déjà comme une directrice éditoriale adjointe, aussi avait-elle des employés sous ses ordres. Elle les emmenait hors du bureau, et comme il lui arrivait de recevoir des écrivains ou d'autres acteurs de la profession, la situation exigeait qu'elle soit présente à la moindre réunion extérieure, ce qui lui permit au fil du temps de découvrir une grande diversité de restaurants : cuisine japonaise traditionnelle, gastronomique, chinoise, italienne, ethnique... Malgré son expérience, la variété et l'abondance des lieux la surprirent. En outre, des adresses réputées délicieuses se révélèrent parfois décevantes, quand d'autres, plus confidentielles, dépassèrent toutes ses attentes. Lorsqu'elle se rendit compte qu'elle était en train d'éduquer son palais, les paroles de la cheffe lui revinrent en mémoire. Au fond, la cuisine de sa mère ne serait-elle pas un prolongement de sa pratique de la cuisine familiale ? Si

son restaurant était resté ouvert aussi longtemps sans jamais périliter, peut-être était-ce parce qu'il possédait un charme particulier ? Or, sa clientèle se composait uniquement de ses habitués, pour qui la cuisine avait pour fonction primordiale de remplir le ventre, et qui recherchaient avant tout un lieu où bavarder, boire et faire la fête. Comment sa mère, qui ne feuilletait jamais un livre de recettes ni n'allait à la table de ses consœurs et confrères, avait-elle fait pour perfectionner ses talents culinaires ? La question laissait Akiko perplexe.

Sa mère n'aimait pas que sa fille cuisine à la maison. Cela l'agaçait, elle ne comprenait pas qu'elle ne se contente pas de manger sagement ce qu'elle préparait. Lorsqu'elle la voyait faire, elle y allait toujours d'un « Mais ça n'aura aucun goût avec si peu de sel » irrité, et gardait un œil sur sa casserole en lui donnant des conseils du style : « Mets un peu plus de sucre, ton tofu ne sera pas bon, sinon. » Sans répondre, Akiko continuait, pour peu qu'elle ait du temps, de cuisiner pour elle-même en silence, et peut-être était-ce présomptueux de sa part mais, à la première bouchée, elle ne se privait pas d'exprimer son contentement à voix basse. Ses plats étaient davantage à son goût que ceux de sa mère, indéniablement trop relevés. Une tendance qui se renforçait d'ailleurs à mesure que la restauratrice prenait de l'âge. C'était peut-être bien cela, l'authentique assaisonnement sucré-salé à l'ancienne mode de Tokyo, mais les papilles d'Akiko réclamaient désormais autre chose.

Depuis un moment, sa mère la pressait de se marier chaque fois qu'elle la croisait.

— Tu n'as pas rencontré quelqu'un de bien ? Si tu ne te maries pas bientôt, après, plus personne ne voudra de toi.

Akiko éludait la question en biaisant, non sans songer que sa mère était mal placée pour lui donner des leçons, elle qui avait couché avec un moine marié.

Elle esquivait de même les discussions avec le groupe des habitués du restaurant qui lui parlaient de mariage arrangé, préférant s'absorber dans son travail éditorial, jusqu'au jour où, en un clin d'œil, elle se retrouva à souffler sa quarante-cinquième bougie. Si Akiko regrettait amèrement d'avoir laissé filer l'occasion de quitter la demeure familiale, sa mère, de son côté, peinait à accepter que sa fille soit devenue « un cas désespéré ».

— À l'âge qu'elle a... C'est fichu, se désolait-elle.

Les habitués, ayant usé toutes les cordes à leur arc, n'abordaient déjà plus le sujet de son mariage.

Sa mère avait soixante-douze ans. À cette époque-là, elle travaillait avec une femme de plus de cinquante-cinq ans, d'un naturel taiseux. Depuis quelques années, elle embauchait des gens pour l'assister en cuisine, mais tout le monde claquait aussitôt la porte. Dès qu'elle se plaignait de leur manière d'assaisonner les plats, ils refusaient de lui obéir, préférant démissionner, pestait-elle. Elle avait fini par embaucher une employée à mi-temps, mais la femme passait la moitié de la semaine à prendre des jours de congé pour un oui ou pour un non, devant sans arrêt aller chercher ses enfants à l'école ou à leurs activités.

— Les jeunes d'aujourd'hui, il n'y a rien à en tirer, se récriait la restauratrice avant d'allumer une cigarette et de cracher un long nuage de fumée.

Akiko l'écoutait, muette, n'étant pas en position d'intervenir dans la gestion du restaurant. Elle songeait qu'elle